

## Essais

---

Number 73, Winter 1998–1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19309ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1998). Review of [Essais]. *Nuit blanche*, (73), 46–52.

### LE BAS-SAINT-LAURENT LES RACINES DE BOUSCOTTE

Victor-Lévy Beaulieu et  
Michel Dompierre  
Trois-Pistoles, Trois-Pistoles,  
1998, 204 p. ; 79,95 \$

Contrairement à ce que sa couverture pourrait laisser entendre, il ne s'agit pas ici d'un ouvrage touristique. Pas de présentation, de statistiques ou de synthèse historique ordonnée donc, mais plutôt un récit évocateur et achronologique ayant comme toile de fond cette région, le Bas-Saint-Laurent, un peu méconnue de l'est du Québec.

Le livre n'illustre pas non plus la genèse du téléroman *Bouscotte*, mais rassemble sous la forme d'une chronique impressionniste des souvenirs de jeunesse qui ont eu pour cadre la région. Le narrateur évoque librement, mais sans références détaillées, ses lectures de jadis, en citant parfois l'historien Marcel Trudel, et en puisant surtout dans certains ouvrages d'histoire régionale et dans d'irremplaçables monographies paroissiales d'autrefois. La nostalgie du personnage du père trop tôt disparu habite tout le texte ; c'est le père qui transmet les récits, les anecdotes, la tradition orale, l'héritage historique.

Le lecteur familier de l'univers de Victor-Lévy Beaulieu retrouvera dans ce livre le ton parfois anticlérical et irrévérencieux de son *Manuel de la petite littérature au Québec* et de ses *Chroniques d'un pays malaisé*, par exemple lorsqu'il dénonce l'inadéquation de certains patronymes religieux utilisés pour dénommer des municipalités ou des paroisses, et rappelle par ailleurs la richesse descriptive de certains noms d'origine amérindienne. L'auteur évoque quelques personnages importants mais oubliés, natifs de cette région ; des écrivains : Henri-Raymond Casgrain, le juge Adolphe

Basile Routhier, un père de la Confédération : Thomas Chapais.

Les photographies de Michel Dompierre occupent les pages de gauche de l'ouvrage, sans toutefois avoir de lien direct avec la progression du récit. Le photographe a préféré évacuer les attractions touristiques et les lieux communs pour ne retenir que le pittoresque, le quotidien, les passants. Ainsi, pas d'images de l'intérieur de l'église de Trois-Pistoles. On néglige aussi la région du fleuve Saint-Jean, qui voisine la frontière avec les États-Unis. Un index avec légendes en fin de volume permet de situer plusieurs des photographies de l'ouvrage.

L'auteur ne prétend pas avoir la rigueur d'un historien ; cette chronique faite d'impressions éparpillées et de souvenirs, selon une lecture très personnelle, ne comprend d'ailleurs pas de notes en bas de page, mais une bibliographie partielle rend compte de la documentation utilisée. Les lecteurs de Victor-Lévy Beaulieu se sentiront ici en terrain familier.

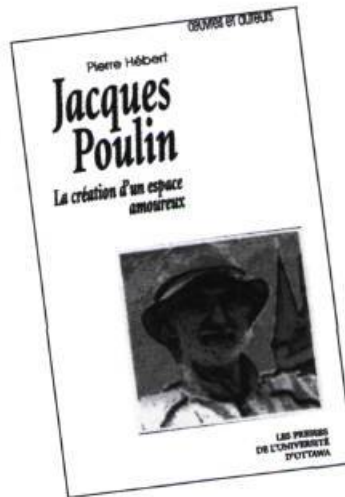
Yves Laberge

### LA SAGESSE DES MODERNES DIX QUESTIONS POUR NOTRE TEMPS

André Comte-Sponville  
et Luc Ferry  
Robert Laffont, Paris, 1998,  
573 p. ; 34,95 \$

Deux beaux cerveaux, le ton de l'amitié, des attachements chaleureux et parallèles à des philosophies distinctes, un égal souci d'offrir à notre temps une réflexion adaptée à ses angoisses comme à ses aspirations, voilà un débat qui promettait. Promesse tenue, presque constamment du moins.

André Comte-Sponville et Luc Ferry ont vite fait de situer le débat à cent lieues de la



questions adressées à notre temps n'en sont que plus utilement formulées.

Étrangement, les chapitres les plus faibles portent sur l'art de ce temps et sur notre médiatisation frénétique. Non seulement nos auteurs n'éclaircissent pas ces thèmes, mais ils n'en parlent visiblement que par crainte de paraître incomplets.

L'ouvrage, dense et séduisant, aurait gagné à mieux décrire la formule choisie pour le débat. Qui y était invité ? Qu'attendait-on exactement des invités ? Notre temps aime savoir d'où viennent les propositions. Disons quand même : « Encore ! »

Laurent Laplante

JACQUES POULIN  
LA CRÉATION  
D'UN ESPACE AMOUREUX  
Pierre Hébert  
Ottawa, Presses de  
l'Université d'Ottawa, 1997,  
205 p. ; 16,95 \$

CHAT SAUVAGE  
Jacques Poulin  
Leméac, Montréal/Actes  
sud, Arles, 1998,  
188 p. ; 22,50 \$

L'univers thématique de Jacques Poulin, peuplé de chats, nourri de pâte chinoise et de chocolat chaud, bercé par quelques mélodies françaises ou américaines, est devenu un lieu textuel hors duquel on ne saurait imaginer ses personnages. Dans son plus récent roman cependant, quelque chose d'incisif dans le ton tranche parfois avec la douceur habituelle et trouve un écho dans une certaine violence faite aux personnages. Le narrateur avec lequel ses lecteurs sont familiers y est devenu écrivain public, profession qui remonte à l'Antiquité et au Moyen Âge, où ceux qui ne savaient pas écrire s'en remettaient à un professionnel pour formuler à leur place requêtes, récriminations, messages de toutes sortes et, bien sûr, lettres d'amour.

C'est ainsi que Jack, qui écrit avec une Waterman (oui, vous avez bien reconnu le protagoniste de *Volkswagen*

scolastique et de l'isolement censément splendide de la philosophie. L'un et l'autre fréquentent et respectent la biologie moderne. L'un et l'autre, sans morgue, constatent que la science moderne ose, face à la liberté humaine, l'hypothèse d'un déterminisme discret et redoutable. Tous deux confessent que la philosophie moderne, malgré l'orgueil d'un Sartre, a souvent bien peu guidé la société. Les

*Blues*), reçoit un jour dans son bureau un vieil homme qui le trouble profondément. Sur les traces de ce vieux caléchier fasciné par la mort, qui représente en quelque sorte une figure paternelle, il croisera une sauvage adolescente, laquelle remettra en question l'amitié-amoureuse-maternelle qu'il vit avec Kim. Les familiers de l'œuvre auront reconnu la silhouette de certains personnages des romans antérieurs (*Mon cheval pour un royaume*, *Le cœur de la baleine bleue* et, bien sûr, *Le vieux Chagrin*), mais la présence du vieil homme vient modifier la dynamique qui s'était peu à peu construite entre le narrateur et les personnages féminins. On se souviendra que, dans *La tournée d'automne*, le bibliothécaire ambulant avait atteint une sorte d'équilibre où « la création d'un espace amoureux » (selon le sous-titre d'un essai que Pierre Hébert publiait un peu avant *Chat sauvage*) avait fini par l'emporter sur la tentation de la mort. On assiste pourtant ici à une remise en question de cet équilibre. En contrepartie, le narrateur est, dans ce dernier roman, beaucoup plus sûr de ses opinions, et ses considérations esthétiques sont plus affirmées ; à tel point que certaines pages, très réussies, tiennent même de l'essai. Le retour sur l'œuvre – il y a des allusions directes à pratiquement tous ses autres romans – doit être lu à la lumière de cette évolution du personnage-narrateur, inscrit qu'il est dans une continuité.

L'essai de Pierre Hébert retrace très précisément cette continuité de *Mon cheval pour un royaume* à *La tournée d'automne* et en analyse les manifestations textuelles par des découpages thématiques dont il met en évidence l'évolution et le caractère spatial, et par le recours à la narratologie. Il établit en outre de nombreux liens avec les œuvres majeures qui ont influencé l'écrivain. Une excellente introduction à l'œuvre pour ceux que le style universitaire ne rebute pas. Mais Jacques Poulin, en remettant en question dans *Chat*

*sauvage* l'équilibre dégagé par l'essayiste, montre bien fortuitement qu'il n'a pas dit son dernier mot.

Hélène Gaudreau

#### LE TEMPS D'UN REGARD DU SPECTATEUR AUX IMAGES

François Jost  
Mériidiens Klincksieck, Paris  
/ Nuit blanche éditeur,  
Québec, 1998, 184 p. ; 21 \$

Comme l'avait fait jadis Jean Paris en histoire de l'art (*L'espace et le regard*, Seuil, 1965), François Jost s'interroge ici sur l'attitude du spectateur face au récit cinématographique considéré dans toute sa complexité. Lorsque le spectateur voit se dérouler un film, que comprend-il de l'image, et peut-il même voir par delà l'image, au delà du cadrage ? L'image cinématographique, plus que toute autre, contient éminemment de messages et d'allusions, non seulement par son contenu même, mais aussi par les mouvements qu'elle

capte, les jeux de caméra qu'elle illustre, et le hors-champ qu'elle occulte. François Jost prolonge les écrits de Christian Metz, Gilles Deleuze, Odin, Aumont, André Gaudreault, mais, dans un chapitre traitant du phénomène des apparitions et des hallucinations dans le cinéma des premiers temps, il emprunte également aux philosophes de l'image et à des auteurs plus métaphysiques.

On aura compris qu'il s'agit davantage ici d'une étude théorique sur le cinéma que d'un ouvrage sur les films eux-mêmes, qui ne sont cités qu'à titre d'exemples servant à appuyer une démonstration précise. Ainsi, François Jost étudie le cas exceptionnel du film *Maris et femmes* (1992) de Woody Allen, en soulignant les mouvements très brusques de la caméra, puis ajoute plusieurs extraits d'articles émanant de critiques français qui ont commenté cette forme originale de regard. Pour l'auteur, cette mise en scène nerveuse,

ce type de regard cinématographique porté sur un événement au moment de le filmer, s'oppose aux approches plus conventionnelles.

L'ouvrage de François Jost intéressera surtout les chercheurs spécialisés en énonciation, en sémiologie de l'image et en narratologie, car il propose des analyses nouvelles et audacieuses dont on trouve peu d'exemples dans l'édition francophone en études cinématographiques.

Signalons enfin que François Jost vient également de rassembler les actes du Colloque *Penser la télévision* du Centre international de Cerisy-la-Salle (Nathan et INA, collection « Médias recherches », 1998).

Yves Laberge

#### LA TROISIÈME FEMME

Gilles Lipovetsky  
Gallimard, Paris, 1997,  
328 p. ; 29,95 \$

Le XX<sup>e</sup> siècle a vu les femmes modifier leurs rapports aux hommes et à la société avec une ampleur que nous n'avons pas fini de mesurer. Si Gilles Lipovetsky reconnaît le caractère profond et durable des changements survenus, il met en doute la marche inéluctable des transformations dans une voie qui semblerait, pour certaines et pour certains, toute tracée d'avance. Cette opinion a déplu à une partie des féministes, tant en France qu'au Québec.

Selon la thèse de Gilles Lipovetsky, l'histoire des femmes aurait connu trois grands moments, représentés chacun par une femme type. La « première femme » est celle de la tradition séculaire, vouée à un statut inférieur, cantonnée aux activités domestiques, exclue du pouvoir économique et politique. La « deuxième femme », dont l'image commence à se dessiner dans la deuxième partie du Moyen Âge, est la détentrice exclusive de vertus qui lui assurent à la fois un pouvoir occulte et une véritable vénération de la part des hommes. La beauté de ce deuxième type de femme, son

## La Plume d'Oie

ÉDITION

*L'écriture et l'édition :  
complicité du domaine culturel*

**Du manuscrit au livre... tout un cheminement.**

**Mais quelle valorisation  
de voir son « œuvre » devenir réalité.**

**Écrire un livre est exigeant,  
c'est un travail solitaire parfois ;  
le publier devient une étape de collaboration.**

*Vous écrivez ?*

*Faites-nous parvenir une copie de votre  
manuscrit pour évaluation littéraire*

199, des Pionniers Ouest

Cap-Saint-Ignace (Québec) G0R 1H0

Téléphone et télécopieur : 418-246-3643

Adresse électronique : [laplume@globetrotter.qc.ca](mailto:laplume@globetrotter.qc.ca)

aptitude à éduquer et à jouer des sentiments sont portées aux nues, sans toutefois que s'ouvre pour elle l'accès au pouvoir public. Il faut attendre la « troisième femme », dont le caractère s'affirme au cours du XX<sup>e</sup> siècle, pour que l'image projetée soit dessinée par les femmes elles-mêmes. Les deux premiers modèles étaient déterminés par les hommes, la femme actuelle serait désormais libre de choisir sa destinée. Cette liberté récemment conquise, plutôt que d'annoncer une homogénéisation des sexes, permettrait aux femmes d'investir des lieux autrefois réservés aux hommes, mais en misant également sur l'exploitation d'une culture féminine propre à maintenir et même à accentuer la différence. Par exemple, les femmes choisissent aujourd'hui de faire carrière, mais aussi d'élever des enfants ; elles choisissent de se mesurer aux hommes au travail, dans les sports et dans une foule de domaines traditionnellement masculins, sans toutefois se départir de leur féminité, manifestée entre autres par la grande importance qu'elles accordent aux soins du corps, au vêtement et à la parure.

Des féministes ont reproché à Gilles Lipovetsky de voir dans la situation actuelle, et dans les survivances d'un passé lourdement chargé, une tendance à la reproduction par les femmes, de manière consciente et choisie, de situations et d'attitudes jugées aliénantes dans les années 1960 et 1970. Le philosophe s'est défendu en disant qu'il ne fait qu'observer les faits, sans préjuger. Peut-être justement la référence aux faits, la caractérisation d'une tendance, est-elle ici insuffisante. Peut-être manque-t-il à cet essai de faire place à l'expression d'un projet, ou d'un désir.

Comme d'habitude, Gilles Lipovetsky nous donne un

ouvrage d'une facture élégante. Il y apparaît toutefois un peu frileux à l'égard du futur et de ce qui nous est possible, à nous, humains, hommes et femmes.

Gérald Baril

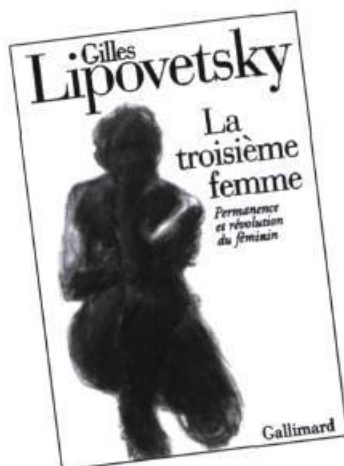
### UNE HISTOIRE DU QUÉBEC PAR SA LITTÉRATURE, 1914-1939

Robert Lahaise  
Guérin, Montréal, 1998,  
767 p. ; 35 \$

Pour le survol chronologique et thématique auquel il nous convie, Robert Lahaise découpe le quart de siècle retenu en trois parties, la Première Guerre mondiale, la décennie de 1920 et la Crise, et divise son volume en deux tomes : un essai, suivi d'une anthologie de textes et de documents divers pour « concrétiser » le survol qui précède. Il ressort surtout de cette époque, on s'en doute, « un très conservateur clérico-nationalisme s'incarnant dans le terroirisme en littérature ».

L'apport de cet ouvrage réside moins dans la découverte de faits nouveaux ou inédits que dans la mise en évidence et en parallèle d'œuvres et d'auteurs (au sens le plus large) secondaires ou habituellement peu discutés. Ainsi, les Camille Roy, Lionel Groulx et Louis Dantin côtoient-ils les Jules Gendron, Paul Dufault et Lionel Boisseau. Jean Narrache, la Bolduc et des « notoriétés de la souffrance » comme Ludvine Lachance ou Marie-Rose Ferron sont aussi mis à contribution, presque au même titre que les Marcel Dugas, Robert Choquette et Jean-Charles Harvey.

Il faut souligner une forte originalité de ton chez Robert Lahaise. Rarement, en effet, a-t-on vu au Québec un essai historico-littéraire procédant sur un mode où flambaient



prend volontiers les couleurs de la conversation intime (« si tu l'ignores, Jean-Charles » [Harvey]). Comment résister, de plus, à la dénonciation du « fatras de bondieuseries pour insomniaques » des uns et du « folklore infantilissant pour introvertis incapables [...] » des autres ? Ou comment lire, et deux fois plutôt qu'une, sans sourire, cette métaphore hydraulique pour le moins étonnante sous la plume du frère Rémi, dans son poème « La Vierge bénie » : « Marie, auguste Mère, est l'aqueduc des grâces » ?...

L'heureuse donne de cette démarche désinvolte (et parfois même un peu brouillonne, et souvent répétitive) ne va toutefois pas sans un inconvénient majeur en ce qui concerne la crédibilité de l'ouvrage : quelle est la ligne de démarcation entre la certitude des faits évoqués et l'affabulation, pour ainsi dire, qui sourd du texte dès que l'essayiste s'adonne au ludisme scriptural ? Un lecteur au parfum des réalités historiques et littéraires fera sans doute assez facilement le départage nécessaire.

Jean-Guy Hudon

### SECRETS DE VOYAGE, MENTEURS, IMPOSTEURS ET AUTRES VOYAGEURS INVISIBLES

Jean-Didier Urbain  
Payot / Rivages, Paris, 1998,  
465 p. ; 44,95 \$

Après s'être intéressé au tourisme (*L'Idiot du voyage, Histoires de touristes*, 1991) et aux séjours balnéaires (*Sur la plage, Mœurs et coutumes balnéaires*, 1994), Jean-Didier Urbain entend, dans son dernier livre, explorer une autre dimension du voyage : celle du secret. En effet, à ses yeux tout voyage recèle sa part de secret « cryptant le voyageur, voilant ses univers et ses buts, dissimulant ses pratiques et ses rêves, censurant ses discours et déterminant l'évolution de ses comportements ». Ainsi, l'attitude de certains voyageurs en Orient revêtant un costume arabe qui leur permet de jouir

l'humour, l'ironie, la parodie, le pastiche, la paraphrase, la dérision et que sais-je encore. J'en veux pour preuve ses néologismes non-conformistes (« un patinage bouboujohnsonobouchardiste »), ses formules récapitulatives ou caricaturales colorées (le « mystico-socialiste » et « donquichottiste batailleur » Olivar Asselin), ses formulations aux inversions joyeusement torturées (« l'aussi éphémère qu'exotique Nigog »), et son écriture hétérodoxe qui

ludiquement de l'incognito ou de ce que Roland Barthes appelle le « transvestisme », n'est pas sans rappeler le rêve nervalien de devenir autre. Dans une société où l'habit fait le moine, nous dit Jean-Didier Urbain, le voyage est appelé à devenir un acte cathartique destiné à libérer l'autre qui est en nous. En ce sens, le secret du voyage est indissociable d'« un rêve de liberté, qui voit le voyageur, trompant son monde, se soustraire à tout contrôle ».

Mais c'est surtout dans l'art de rendre compte du voyage que le secret agit le plus insidieusement. La plupart des voyageurs, à leur façon, mentent, rêvent, dissimulent, inventent, interprètent, fabulent, luttent contre la réalité, contre son ordre ou son désordre, ses tabous, ses valeurs ou ses insignifiances. « Tous ont quelque chose à cacher ou à faire disparaître : une information, un événement ou un non-événement, eux-mêmes ou autrui, et voyagent sur ce mode. Tous s'évadent en quelque manière de leur condition présente. C'est leur dénominateur commun, le fil d'Ariane du secret. » De plus, loin de se contenter de la portion congrue du réel, le récit de voyage conduit toujours au-delà, dans la reproduction d'un savoir d'origine culturelle et littéraire. La consignation du voyage

devient alors une opération métaphorique de réécriture et de relecture. « Tels sont le secret du charme du voyage et l'explication de sa faiblesse, lié qu'il est à la fragilité d'une intrigue que l'on voudrait à soi mais que, sauf ignorance ou dénégation du passé, nous savons [...] appartenir à tous. » Fort éclairante, l'étude de Jean-Didier Urbain nous incite à comprendre quels personnages nous sommes en voyage. Pour qui nous prenons-nous lorsque nous voyageons ? Pour un Robinson, un Philéas Fogg, un Christophe Colomb ou un Ulysse ? « Il suffit, sous le masque brut du désir, de chercher la figure du récit qui nous guide en secret, le plus souvent à notre insu. »

Pierre Rajotte

**L'ART DU BAROQUE  
ARCHITECTURE,  
SCULPTURE, PEINTURE**

Rolf Toman  
Könemann Verlag, Cologne,  
1998, 503 p. ; 49,95 \$

Cet ouvrage monumental présente les plus belles œuvres de l'art baroque, que l'on pourrait caractériser par la surabondance, la richesse des matériaux et la surcharge décorative. On a parfois l'impression que les artistes baroques ont voulu décrire le

Paradis avant même de l'avoir visité ! L'illustration de l'art baroque sous ses diverses formes, architecture, sculpture, peinture, étonne par la qualité des reproductions et l'intelligence des compositions. Le texte est descriptif et fait appel à l'histoire, le style en est clair et vivant. De plus, le choix et la quantité des illustrations sont époustouflants. On a rarement vu autant de beauté et de raffinement dans un seul ouvrage et la splendeur des photographies rend le texte presque secondaire.

Les ouvrages des éditions Könemann sont publiés simultanément en plusieurs langues (allemand, anglais, français, italien, néerlandais, espagnol, et parfois dans quelques langues scandinaves), ce qui permet à l'éditeur d'offrir des livres d'art à des prix relativement modiques. On réduit sensiblement les coûts de fabrication en imprimant en une seule étape les illustrations de toutes les versions, auxquelles on ajoute ensuite le texte dans chaque langue. Ce procédé de production et d'impression à grande échelle était déjà utilisé par un autre éditeur allemand, Taschen, également spécialisé dans le livre d'art. En outre, ces éditeurs optent pour une mise en marché qui limite les frais : pas de publicité, grands tirages dans chaque langue, ventes

fermes (pas de retours des titres invendus du libraire au distributeur), ce qui fait en sorte que l'on trouve ces ouvrages en plusieurs exemplaires chez beaucoup de soldeurs. Le lecteur sort gagnant, car le livre d'art devient désormais plus facilement accessible, tant du point de vue du prix que de son contenu.

Yves Laberge

**LE MANIFESTE  
DU PARTI COMMUNISTE**

Karl Marx  
et Friedrich Engels  
Lancôté éditeur, Montréal,  
1998, 77 p. ; 9,95 \$

Une menace habite la « post-modernité », celle du néolibéralisme, et nous sommes, bien malgré nous, amenés à nous aliéner notre propre « pouvoir de vivre » et cela, à une époque où nous possédons – idéalement, du moins – les moyens de dépasser les multiples aliénations qui pèsent sur nous. Après un pareil constat, il n'est pas difficile – cent cinquante ans après sa parution – d'évoquer l'actualité du « Manifeste » de Marx et Engels. Ne pensons qu'au Nouvel Ordre Mondial qui crée des réseaux commerciaux démentés difficiles à contrôler, à dominer. Marx et Engels avaient pressenti le phénomène, et le « Manifeste »,

Jacques Julien  
*Le rêveur roux*  
roman  
206 p., 18 \$

Maxime-Olivier Moutier  
*Marie-Hélène au mois de mars*  
roman d'amour  
162 p., 17 \$

Sir Robert Gray  
*Memoires d'un homme de ménage en territoire ennemi*  
roman, 188 p., 20 \$

Triptyque

à cet égard, a été et demeure visionnaire.

Marx, dans un écrit antérieur (*Critique de l'économie politique (Les manuscrits de 1844)*, Paris, 10 / 18, 1972) mettait l'accent sur l'aliénation. Tout au long de son histoire, l'être humain s'est créé des valeurs, des formes culturelles qui lui ont permis de structurer sa vie intérieure ainsi que son existence en société. Mais, paradoxalement, l'humanité s'est réalisée « en se soumettant à ses propres créations » tant sur les plans économique, social, politique que culturel et spirituel. C'est ce que Marx, dans une belle formule, appelait la « conscience du monde à l'envers ».

Cette subordination à l'aliénation, à l'étrangeté du monde pourra même apparaître naturelle à l'individu ; alors que nous sommes en présence d'une pétrification de l'activité sociale, à une inertie peut-être acceptée de tous...

Ceci étant dit, il nous faut avouer que le « Manifeste » comporte des lacunes : ainsi, le prolétariat y semble une entité sacralisée poussant l'Histoire vers un aboutissement libérateur émanant de la fin des antagonismes de classes et cela, après une période de dictature vaguement définie. Au-dessus du prolétariat accablé de labeur plane le « socialisme scientifique » qui prétend connaître les « lois de l'Histoire » et prévoir ainsi son devenir (la réconciliation de l'être humain avec lui-même). Mieux encore, Marx et Engels croyaient possible – grâce aux vertus de ce socialisme – d'intervenir dans l'Histoire en évitant le piège de l'utopisme romantique. Mais cette intention d'accélérer l'Histoire (comme une matière quasi naturelle) relève, en fait, de l'utopie. Par ailleurs, la culture – tant dans le « Manifeste » que dans les autres écrits de Marx – est trop souvent ramenée, réduite à

une manifestation de la matière. En somme, tout ce qui est idées, valeurs, faits de civilisation, art, ce qui transcende la production matérielle est pratiquement soufflé au profit de la connaissance des lois scientifiques du système économique d'une société à un moment donné de son histoire.

Cependant, il est impossible de dire que « Marx est mort » comme l'a prétendu un certain structuralisme. Le « Manifeste » – comme toute l'œuvre de Marx et d'Engels – est encore pertinent à l'heure qu'il est.

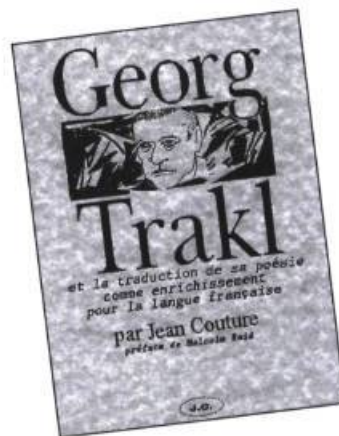
Gilles Côté

**GEORG TRAKL  
ET LA TRADUCTION  
DE SA POÉSIE  
COMME  
ENRICHISSEMENT DE  
LA LANGUE FRANÇAISE**  
Jean Couture  
Éditions J.C., Québec, 1997,  
53 p. ; 12 \$

Fermez les yeux. Imaginez un poète pharmacien et infirmier. À la guerre. Des éclopés lui sont amenés. Puis, le grand trou noir de l'angoisse irrémédiable. Devant les corps exsangues, il se voit atteint d'ataxie. À la faveur de la cocaïne, il succombe.

Notre homme, c'est l'Autrichien Georg Trakl dont l'œuvre mince, belle, létale, appelle des anges inadmissibles en terre humaine. Figure exacerbée de la décadence ? L'hermétique cruauté du monde se fait si présente que le cri tragique a cessé de résonner. Expressionniste ? Si on comprend que son art ne constitue qu'un des modes d'appréhension de la justice absolue. Incestueux ? Parce que son amour pour sa sœur Grete ouvre une sorte de pureté révee du sens dans l'horizon de l'androgynie.

Horreur et beauté se confondent ici en un même silen-



ce, celui qu'a cherché à dire la famille spirituelle à laquelle il appartient : Hölderlin, bien sûr, mais aussi Novalis, Sorges, Heym et Mallarmé. Une poésie dissonante, oxymorique : fleurs et tombes y sont par exemple érigés en prières. Plutôt que de dire le doute et la dégénérescence, l'exprimer à travers la syntaxe et le discours. Voilà ce que reconnaît Jean Couture dans sa dernière étude qui prolonge en quelque sorte celle qu'il avait consacrée à la poésie expressionniste allemande. S'articulant autour d'une oscillation entre des flots d'images romantiques et des pages intensément modernistes, le lyrisme du Rimbaud allemand surgit d'une langue double, forgée d'ellipses et d'éclats lexicaux, d'où peut-être ce côté imprévisible que l'auteur rapproche de la quatrième symphonie de Vaughan Williams. Double, mais presque effacée, telle celui qui la parle : *le moins de mots possible*. Bref, un catastrophisme lucide.

Que la présence de Georg Trakl en français vienne enrichir notre langue comme celle de tous les grands poètes étrangers, on le reconnaîtra sans difficulté. Mais ce ne sont certainement pas les préjugés et les lieux communs des notes de Jean Couture qui le démontrent. Car à côté de rares comparaisons instructives entre les différentes traductions, on trouve surtout des banalités qui risquent de banaliser le travail du poète. Dans certains cas, la croissance d'une langue passe par un mutisme favorisant l'écoute.

Fermez les yeux...

Michel Peterson

**DES POMPIERS,  
DE L'ACCENT FRANÇAIS  
ET AUTRES LIEUX  
COMMUNS**

Bernard Arcand et  
Serge Bouchard  
Boréal, Montréal, 1998,  
204 p. ; 22,95 \$

Voici que les compères Arcand et Bouchard remettent ça avec les lieux communs. Ce recueil est le cinquième d'une série qui débutait chez Boréal en 1993, version écrite d'émissions radiophoniques de la chaîne culturelle de Radio Canada. L'idée originale était d'explorer à deux voix les lieux communs qui font la trame de la vie en Occident en cette fin de millénaire.

Les thèmes de ce dernier livre sont les pompiers, les étoiles, l'accent français, le dimanche, la grippe, les cimetières et le chalet. L'idée n'est jamais de découvrir ce qui est caché mais de faire apparaître ce qui est évident comme le nez au milieu du visage. « Les pompiers n'ont pas la réputation de faire dans la dentelle. Appelez les pompiers pour un petit feu de cuisine et ils enfonceront votre porte à coup de hache. On les connaît pour leur fâcheuse habitude d'enjamber les sofas avant d'avoir essuyé leurs bottes. Ils ne font pas toujours très attention non plus aux tapis ni aux bibelots... Il n'y a pas deux façons d'être pompier. Il faut être entier, direct, rapide. Ce n'est pas le moment d'hésiter ou de se perdre en politesses. »

Derrière la banalité des lieux communs se cache la vie même. C'est ce qui rend cette série si fascinante. C'est également parce qu'elle est menée par deux érudits, deux fins observateurs.

Cette cinquième mouture est-elle aussi réussie que celles qui l'ont précédée ? Non. Il faut le dire. La banalité des sujets, les étoiles par exemple, est moins évidente. Pire, le changement de format de l'émission radiophonique, qui dure maintenant une heure, oblige à des textes plus longs, moins ramassés, ce qui dilue l'effet, le choc de l'évidence. La sauce est étirée, l'ennui

commence à poindre. Peut-être est-il temps de mettre fin à l'entreprise.

Robert Beaugrand

## NOUVELLES TENDANCES EN THÉORIE DES GENRES

Sous la dir.

de Richard Saint-Gelais  
Nuit blanche éditeur,  
Québec, 1998, 314 p. ; 19 \$

Les neuf études publiées ici par Richard Saint-Gelais proviennent de « contributions de conférenciers et d'étudiants à un séminaire du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), de l'Université Laval, tenu en 1995 ». Seuls ou en groupe, quatorze collaborateurs avaient alors accepté de « proposer des pistes de recherche à partir de travaux en cours ». Tous abordent le domaine de la poétique des genres, certains en privilégiant le « travail textuel proprement dit », d'autres, les contraintes et les « pratiques institutionnelles » du monde de l'enseignement, de l'édition ou de la critique.

Marc Angenot poursuit quant à lui la réflexion qu'il a entreprise depuis plusieurs années sur le discours social tandis que Nicole Fortin se penche sur la sériation par genres que propose l'école. D'autres examinent un champ littéraire en particulier : c'est le cas de Lucie Robert pour le théâtre, d'Annie Cantin pour le journal intime, de Paul Bleton

pour la paralittérature sérieuse. Nicolas Dickner et Patrick Guay s'intéressent pour leur part aux ensembles que forment l'anthologie et le recueil de nouvelles. Le genre du récit est également envisagé, dans une perspective sémiostylistique avec Frances Fortier, Andrée Mercier, Ginette Jean, Marie-Claude Pelletier et Maryse Poirier, et dans la foulée des travaux de Paul Ricœur sur le temps, avec Lucie Bourassa. Marie Bélisle avait auparavant réfléchi sur un genre en émergence : la PLI, c'est-à-dire la production littéraire informatisée.

« Omniprésente dans les études littéraires », la notion de genre a connu une remise en question fondamentale, et personne ne songerait aujourd'hui à nier que « l'ancienne poétique des genres n'a plus la solidité – apparente – de jadis » ; « la modernité [...] a aboli les genres », rappelle à bon droit Nicole Fortin. « Il faut moins s'en désoler que reconnaître, à travers ce vacillement généralisé des évidences, l'occasion d'une intelligence neuve [...] du domaine littéraire », ainsi que le soumettent pertinemment les présentateurs du livre, François Dumont et Richard Saint-Gelais.

La collection « Séminaires » de Nuit blanche éditeur se poursuit donc bellement avec ce huitième numéro, après ceux de Manon Brunet (sur le réseau épistolaire d'Henri-Raymond Casgrain) et de Lucie Bourassa (sur la dis-

curtivité), pour ne mentionner que les deux précédents. Tous ces chercheurs illustrent à leur façon le dynamisme de la recherche littéraire au Québec et des institutions qui les encadrent.

Jean-Guy Hudon

## ET LE CITOYEN, QU'EST-CE QUE VOUS EN FAITES ? Roméo Bouchard Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 1998, 95 p. ; 13,95 \$

Au-delà de sa dénonciation du discours néo-libéral, cette modeste contribution, rédigée un peu comme un manifeste, a le mérite de consommer une rupture politique avec le gouvernement du Parti québécois. En l'absence d'alternative aux partis traditionnels, devant le cynisme des élites politiques et le désenchantement des citoyens et, pour briser chez les souverainistes la façade d'unanimité obligée, l'auteur entend reprendre la parole confisquée pour montrer qu'une autre politique est possible et pour poser un problème essentiel : l'indépendance oui, mais pas à n'importe quel prix, en l'occurrence celui qu'impose le néo-libéralisme.

Après avoir dépeint les transformations actuelles et leurs implications sociales (le chômage, l'exclusion, la mutation du travail), l'ouvrage de Roméo Bouchard s'attarde à décrire la multiplicité des crises qui touchent divers domaines

de notre société. On aura compris qu'il n'y a pas ici analyse mais plutôt bilan politique d'une situation qui soulève des questions et exige de nouvelles réponses face au phénomène de mondialisation. L'auteur rassemble quelques idées qui esquissent les contours d'un autre projet de société. Il avance la nécessité d'une redistribution sociale des richesses qui allierait partage du travail, salaire social, extension des services collectifs et création d'un revenu garanti. Mais où prendre l'argent ? En instaurant – heureuse idée – une taxe sur les transactions financières... ce qui ne fera pas l'affaire du PQ mais qui constituera plutôt le défi d'un « mouvement politique nouveau et transculturel [qui] s'appuie sur une coalition de groupes réunis par des intérêts convergents... »

Daniel Dompierre

## QUÉBEC OSTINATO Victor-Lévy Beaulieu Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 1998, 130 p. ; 17,95 \$

Il y avait en foresterie à l'université Laval un professeur nommé Marius Pineau. Il n'était pas réputé pour son enseignement, peu nombreux étaient ceux qui l'appréciaient. C'était un original, un rebelle. Il aimait argumenter, pour le plaisir de la chose. Par-dessus tout il aimait critiquer et pourfendre les détenteurs du pouvoir, ou ceux qui en avaient

**Lire**  
pour faire durer  
l'instant...


**L'instant même**  
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

**Collectif**  
*Déclarations*  
nouvelles  
coédition Les Éperonniers  
et AQWBJ  
189 p. ; 19,95 \$

**Collectif**  
*Circonstances particulières*  
*Une invitation à l'écriture*  
du journal Voir  
nouvelles  
154 p. ; 18,95 \$

**Tonino BENACQUISTA**  
*La machine à broyer les petites filles*  
nouvelles,  
réédition en poche  
167 p. ; 12,95 \$

**Jean-Paul BEAUMIER**  
*Dis-moi quelque chose*  
nouvelles  
126 p. ; 14,95 \$



l'apparence. Il aimait aussi les gens du peuple. Originaire des Hauteurs-de-Rimouski, il aimait surtout les gens de l'arrière-pays de Rimouski. Un petit nombre d'entre nous l'aimions, pour ses fidélités d'abord, mais aussi pour sa hargne, sa rage. Il avait le don de nous déstabiliser, de contester nos certitudes, débusquant le sens caché, la vérité au cœur des choses.

Victor-Lévy Beaulieu est évidemment de la même trempe. Son essai sur le Québec, sur l'indépendance, sur le peuple et sur la culture du Québec renferme l'essentiel de ce que nous aimons et également de ce que nous détestons chez lui. *Québec Ostinato* est un pamphlet sous la forme d'un journal tenu entre octobre 1992 et mars 1998. Pêle-mêle Victor-Lévy Beaulieu y commente la vie au presque-pays du Québec. Il dit sa colère face au gouvernement du Parti Québécois qui ignore ce dont la vie est faite dans les régions rurales. Il dit sa rage d'être éditeur dans un pays où les gens et même les bibliothèques publiques achètent des livres français de France, surtout des traductions de best-sellers américains. Il dit sa frustration que la politique culturelle de la ministre Lise Beaudoin ne s'intéresse pas à cette question. Il enrage contre les politiques « libérales » du Parti Québécois, qui ne confèrent aux gens que la liberté de leur aliéné.

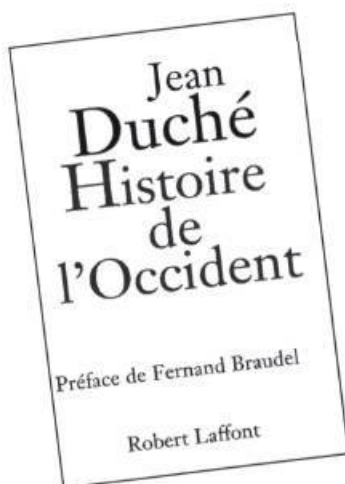
Ce journal est pétri de contradictions. Victor-Lévy Beaulieu dit son admiration pour Lucien Bouchard qu'il a côtoyé durant la dernière campagne référendaire. Il admire son courage et son charisme, mais l'instant d'après il le conspue pour son machiavélisme, parce qu'il manipule et utilise l'aile indépendantiste pure et dure du PQ, comme René Lévesque le faisait avant lui...

Il y a beaucoup de violence dans les propos de l'écrivain et l'on se prend à penser : « Heureusement que Victor-Lévy Beaulieu ne détient pas le pouvoir ». Si c'était le cas, il l'exercerait de façon totalitaire, comme il poursuit son œuvre littéraire. Mais voilà il ne recherche nullement le pouvoir, il ne cherche que la démocratie, expression de la puissance résidant dans le peuple lui-même. Et c'est là qu'il atteint à la grandeur. Victor-Lévy ne pêche pas par excès de logique mais comme disait Kafka : « La logique a beau être inébranlable, elle ne résiste pas à un homme qui veut vivre. » Dans la même veine VLB affirme : « Il ne saurait y avoir d'entreprise désespérée mais que du désespoir entreprenant. »

Robert Beaugrand

**GERMAINE  
GUÈVREMONT  
LA TENTATION  
AUTOBIOGRAPHIQUE**  
Yvan G. Lepage  
Presses de l'université  
d'Ottawa, Ottawa, 1998,  
205 p. ; 16,95 \$

Yvan G. Lepage connaît bien l'œuvre de Germaine Guèvremont, dont il a déjà présenté en édition critique le diptyque romanesque, *Le Survenant* (1945) et *Marie-Didace* (1947), en 1989 et 1996 respectivement. Il publie aujourd'hui un essai dans lequel il s'emploie à faire la synthèse des écrits guèvremontiens, qui comprennent, outre ces deux romans qui en forment les « pièce[s] maîtresse[s] », un recueil de contes, *En pleine terre* (1942), et « environ cent cinquante articles et chroniques » disséminés « dans divers journaux et revues » entre 1913 et 1962. L'auteure a aussi produit la longue série bien connue des feuilletons radio et télédiffusés, construits à partir



de ses romans, et commencé une suite à ces derniers. Elle a encore touché au théâtre et laissé une ébauche de ses mémoires.

L'approche herméneutique adoptée par l'essayiste, qui veut découvrir « le sens profond de l'œuvre », tend à mettre en lumière les aspects autobiographiques ou semi-autobiographiques de cette production variée tout autant qu'inégale. « Aux prises avec un complexe d'Œdipe jamais entièrement résorbé », soutient Yvan G. Lepage, Germaine Guèvremont a « toujours » été « tentée par l'autobiographie », sans jamais y accéder pleinement. Pour évacuer ou alléger le poids de son complexe, la romancière a procédé « à une sorte de transfert » d'elle-même à ses personnages, d'où l'écriture comme thérapie et auto-analyse dont il est ici question.

Yvan G. Lepage ne convaincra sans doute pas tous ses lecteurs, même si son hypothèse ne manque pas d'intérêt

ni de pertinence. Dans le cadre d'une nouvelle « collection pour tous », ses propos, trop rapides, relèvent au moins autant de l'affirmation simple que de la démonstration effective. En revanche, son essai constitue une excellente introduction à l'œuvre entière de l'auteur du classique et incontournable *Survenant*.

Jean-Guy Hudon

**HISTOIRE DE  
L'OCCIDENT**  
Jean Duché

Robert Laffont, Paris, 1998,  
705 p. ; 54,95 \$

Si l'on sait apprécier le magnifique sans exiger l'impossible, ce livre comblera l'attente. Les faits sont là, circonscrits, précis, intelligemment choisis. Les tendances émergent, sans biais perceptible, mais débusquées sans complaisance. Même les traits nationaux, n'en déplaise à la rectitude politique qui voudrait tout homogénéiser, prélèvent leur dû, à tel point que l'Anglais ose ce que le Français néglige et vice versa et que bourdes gauloises et gaffes saxonnes ou germaniques n'ont rien d'interchangeable. L'Occident de Jean Duché n'est pas monochrome.

Le plus inattendu, cependant, et qui, au sens culinaire, « relève » l'ensemble, c'est l'humour. L'auteur n'en use pas comme d'une déferlante, mais pour garder son lecteur sur le qui-vive : à peine l'hommage ou le blâme est-il exprimé que l'ironie en raffine le calibrage. L'humour, en s'associant à une immense culture, transforme ce qui risquait d'être une brique ennuyeuse en un récit alerte, coloré, enraciné.

Jean Duché, qui semble tout savoir, ne dit pourtant pas tout. Il omet, par exemple, Jeanne d'Arc et les horreurs de 1870. C'est dommage. Peut-être ne voulait-il pas répéter ses autres œuvres. Sa conclusion compense d'ailleurs : il s'y tourne vers l'avenir et invite éloquentement l'Occident à agir. Quand il parle pauvreté et tiers-monde, Jean Duché ne rit plus. Il émeut.

Laurent Laplante